

# Structure, composition, vie et survie des pensionnaires des « etina<sup>1</sup> » à Kisangani

Chico ISAKO Loma et Jacques LOMALISSA Botowamungu\*

## *Résumé*

La situation politique qu'a connue la ville de Kisangani a paralysé les infrastructures socio-économiques poussant au chômage certains parents. Ces derniers n'arrivent plus à jouer leur rôle. La famille connaît un dysfonctionnement et perd son rôle traditionnel de protection de l'enfant. Celui-ci est délaissé, son instruction est léguée au second plan. Cette situation pousse un bon nombre d'enfants à vaqué aux préoccupations de survie afin de subvenir tant soit peu à leurs besoins et aussi de leurs familles. Ce faisant, certains se livrent à la débrouillardise, d'autres préfèrent quitter leurs familles et élisent domicile dans la rue. Ici, ils trouvent des amis et forment des groupes au sein desquels ils s'organisent, vivent indépendamment de leurs familles. Cette étude a voulu connaître le profil de ces enfants de la rue, le mode de survie, la structuration et l'organisation au sein des « Etina », les activités qui concourent à la survie des pensionnaires de celui-ci.

## *Abstract*

The political situation that knew the city of Kisangani paralyzed the socioeconomic infrastructures pushing certain parents out of work. These last don't manage to play his/her/its role anymore. The family knows a dysfunction and loses his/her/its the child's protective traditional role. This one is quit; his/her/its instruction is bequeathed to the second plan. This situation pushes many child attended to preoccupations of hurry in order to provide to their needs any and also of their families. That making, some deliver themselves to self-help, others prefer left their families and elect domicile kicks it. In the street, they find friends and form groups to the breast of which they organize themselves, live their families independently. This survey wanted to know the profile of these children, the fashion of survival, the structuring and of organization within "etina", activities that contribute to the survival of boarders of this one.

## **Introduction**

Dans la société congolaise traditionnelle l'enfant est considéré comme une richesse. De par l'évolution actuelle, sa place est plus ambiguë. Dans des circonstances de vie difficile, il tend à

---

\* Sociologues, ISAKO Loma Chico et LOMALISSA Botowamungu Jacques sont Assistants à l'Université de Kisangani, RD Congo.

devenir une charge, dont certaines familles, acculées par l'impossibilité de subvenir à leurs besoins, cherchent à s'en débarrasser sous divers prétextes plus ou moins fallacieux. Certains livrés à eux-mêmes, sont obligés pour survivre, de se livrer à des activités peu recommandables, les mettant en conflit avec la société et la loi.

Kisangani a une population estimée à 1.444.923 habitants dont 731 910 hommes et 713 013 femmes<sup>1</sup>. Son histoire est ponctuée des rébellions, des mutineries et des pillages. Ces différentes situations ont dégradé les conditions socio-économiques de la population voire paralysé les entreprises, moteurs de développement, et renvoyé un grand nombre des parents au chômage. La détérioration du tissu économique empêche les parents de répondre à leurs obligations ; dont l'éducation des enfants qui passe au second plan.

Souvent, les parents cherchent à occuper autrement les enfants en les envoyant vendre des beignets ou d'autres articles à la sauvette. Une fois dans la rue, ils sont influencés par d'autres enfants. Ils y organisent leur vie jusqu'à quitter le toit familial. Ceux qui maintiennent des liens avec leurs familles regagnent la maison le soir et contribuent tant soit peu au budget familial par leur assistance quotidienne, après une journée de débrouille ; d'autres rompent simplement tout lien avec la famille.

Outre les contraintes socio-économiques, l'on constate des mauvais traitements dont certains enfants sont victimes de la part de leurs proches parents après la mort de l'un ou des deux parents les poussant à vivre dans la rue. La polygamie, la recomposition familiale sont également des situations que les enfants ne supportent pas et qui les poussent à décider de quitter leur famille.

Le soupçon de sorcellerie par certains parents et proches parents a conduit beaucoup d'enfants dans la rue. Ces enfants sont considérés par les membres de leurs familles comme des éléments déstabilisateurs, ennemis du progrès de la famille. Pour se défaire de la malchance qu'ils leur attribuent, les parents les expulsent de la maison. La rue devient un espace vital pour les enfants en rupture familiale dans la ville de Kisangani. C'est le lieu où se déroulent toutes leurs activités en même temps qu'il leur sert de logement. Une fois dans la rue, les enfants forment des groupes et vivent en communauté de tailles variables.

La préoccupation de cette étude porte sur les pensionnaires des « Etina » où les enfants se retirent au terme de leurs journées d'activités. Cette étude s'articule autour de leurs profils, leurs structures, leurs compositions et leurs organisations et occupation de l'espace.

Les questions de cette étude sont les suivantes : Quel est le profil, la structure, la composition des pensionnaires des « Etina » ? Quelles sont les artères favorables à la localisation des « Etina » ? Comment ces enfants de la rue arrivent-ils à organiser leurs survies dans l'« Etina » ?

Au regard de ce qui précède, l'objectif de cet article est de tracer le profil, la composition des pensionnaires des « Etina », déterminer le type d'activités qui concourent à la survie de ces

---

<sup>1</sup> Estimation de la Direction Provinciale de l'Institut National de la Statistique Kisangani, 2013.

pensionnaires, localiser les « Etina » et artères où œuvrent cette catégorie d'enfants à Kisangani et de découvrir la complexité de fonctionnement des structures de vie de ces enfants dans les « Etina ».

C'est ainsi qu'à partir des questions posées, nous pensons que les enfants dans les « Etina » s'organiseraient en bandes et selon le type d'activité exercée. La localisation géographique des « Etina » ne serait pas arbitraire. Les « Etina » seraient concentrés autour des marchés, des comptoirs des diamants, des boulangeries, garages, bars, boutiques, magasins, beaches et dans les quartiers à intenses activités commerciales. La structure et la composition seraient déterminées par la volonté d'appartenir à la bande et selon l'apport ou la contribution à la survie journalière.

Dans l'approche méthodologique de notre question d'étude, nous avons opté pour des entretiens semi directifs. Nous échangé avec 94 enfants vivants dans 35 « Etina » au sein des Communes de Makiso, de la Tshopo et de Mangobo. Nous sommes arrivés à tirer des informations utiles intéressant l'objet d'étude autour des variables sexes, âges, provenances communales, professions des parents, types d'activités, localisations des « Etina ». L'échantillon est à choix raisonné puisque se référant seulement aux sujets qui répondaient aux caractéristiques retenues.

La préférence des Communes Makiso, Tshopo et Mangobo est motivée par l'abondance des activités commerciales. Les enfants des autres Communes Kabondo, Lubunga et Kisangani se joignent aux groupes constitués et installés dans les trois communes de prédilection des enfants des rues citées ci-haut. L'enquête s'est déroulée en deux phases : la première a consisté à identifier les différents « Etina » sans entrer en détails sur leur composition, car il est difficile de rencontrer tous les enfants réunis dans celui-ci la journée. Pour palier à cette insuffisance, il était opportun de procéder à une deuxième démarche pendant la nuit afin de vérifier l'existence réelle des « Etina » identifiés lors de la première phase et déterminer la composition.

Pour être traitées et interprétées, ces informations ont nécessité l'usage d'analyse de contenu et statistique. En effet, une fois rassemblées, les informations ont fait l'objet de dépouillement. A ce niveau, le travail a consisté à ranger les informations selon le profil, les structures, la composition, les artères (avenues), ... afin d'observer l'organisation des pensionnaires des « Etina ». Les différentes données trouvées ont donné lieu aux opérations statistiques telles que les pourcentages en s'appuyant sur la formule  $\% = \frac{f}{n} \times 100$ .

Cette étude s'articule autour de trois points : l'approche conceptuelle (I), le profil des enfants des rues et la structuration des rapports dans les « Etina ».

### **1. Approche conceptuelle**

Il convient de souligner que la notion d'enfants de rue désigne un phénomène très hétérogène. Certains enfants vivent en permanence dans les espaces publics ; d'autres y passent la journée pour y travailler, mais rentrent dormir chez leurs parents le soir ; d'autres encore font au contraire des apparitions très irrégulières au domicile familial. Certains enfants ont été chassés de leurs toits familiaux, d'autres se sont enfuis, souvent attirés par une bande qui vit déjà dans la rue, d'autres encore sont accusés de sorcellerie, d'autres enfin ont subi des sévices corporels, etc.

Bukaka Buntangu<sup>2</sup> dans une enquête menée auprès des travailleurs sociaux de rue à Kinshasa; une ville multiculturelle où le travail social devient de plus en plus complexe nécessitant une adaptation culturelle, soutient que les travailleurs sociaux de rue sont en proie aux différences culturelles dans l'exercice de leur profession et sont profondément marqués par leur propre culture. Il arrive souvent que la culture de la société entre en tension avec celle du travailleur social de rue. Pour mieux s'intégrer, ce dernier doit faire un effort pour s'en imprégner : connaître et s'approprier le style de vie de ses interlocuteurs, comprendre les langages verbaux et non verbaux des jeunes. Ceci implique une véritable immersion dans la dynamique de la vie quotidienne des enfants et jeunes des rues au point de partager, voire épouser certaines valeurs auxquelles ils adhèrent, tout en restant soi-même.

Pour tenter de saisir ces différentes situations, les acteurs de terrain emploient le plus souvent des sous-catégories : ils parlent ainsi d'enfants de la rue, d'enfants dans la rue, voire parfois même d'enfants à la rue. Cette terminologie est relativement récente, puisqu'elle a été systématisée dans les années 1980. C'est ainsi que, pour l'Afrique, les participants au forum de *Grand-Bassam* en mai 1985 décidèrent de rompre avec des termes comme « prédélinquants », pour adopter les notions plus neutres d'« enfants de la rue » (en permanence) et d'« enfant dans la rue (le jour seulement) »<sup>3</sup>.

L'enfant de rue est défini comme étant une fille ou un garçon n'ayant pas atteint l'âge adulte et pour qui la rue au sens large est devenue la demeure habituelle et le moyen d'existence. Il n'est pas protégé, encadré ou dirigé par des adultes responsables<sup>4</sup>.

Selon l'Unesco, l'expression "enfants de rue" n'est pas universellement acceptée. Certains, pour des raisons culturelles, trouvent que cette expression fait de la rue l'un des lieux privilégiés de socialisation de l'enfant, un lieu dangereux et immoral.

D'autres, la trouvent réductrice, parce qu'elle prétend englober tous les enfants marginalisés, d'autres encore la trouvent démagogique parce que la réalité qu'elle désigne n'est pas aussi affreuse qu'elle y apparaît (Unesco, 1995)<sup>5</sup>.

A la différence des enfants de la rue, les enfants dans la rue ne sont pas en rupture avec leur cellule familiale et gardent le plus souvent un contact permanent avec leurs parents. Ils passent cependant la plus grande partie de leur temps dans la rue pour y travailler, jour et nuit s'il le faut. Ils tentent ainsi de subvenir à leurs besoins et ceux des familles, dont ils sont parfois l'unique soutien financier.

---

<sup>2</sup> Bukaka Buntangu, *L'interculturel dans la pratique du travailleur social de rue à Kinshasa, capitale de la République Démocratique du Congo*, enquête menée auprès des travailleurs sociaux des rues, Kinshasa, 2010.

<sup>3</sup> Grand Bassam (Côte d'Ivoire), Forum de Grand Bassam, organisé par le BICE et l'UNICEF, en mai 1985, p. 45.

<sup>4</sup> Masiala ma Solo cité par Kaumba Lufunda, *Approches de la criminalité dans la Ville de Lubumbashi : rapport des recherches effectuées durant la neuvième session des travaux de l'Observatoire*, Lubumbashi, août 2003, p. 28.

<sup>5</sup> Kaumba Lufunda, *op. cit.*, p. 45.

Entre ces catégories, on peut ranger les enfants en situation transitoire ; ils ne font plus que des apparitions irrégulières au domicile familial ; certains sont en situation de fugue plus ou moins longue. Certains auteurs rangent les enfants en situation transitoire sous une troisième étiquette, celle des enfants à la rue, d'autres sont en situation difficile et ne sont pas sous le contrôle de leurs familles, ils sont dans la rue généralement pour des raisons économiques. Ne pouvant ni étudier ni rester à la maison où nombreux de leurs droits ne sont plus respectés, ils se voient obligés de descendre dans la rue pour se débrouiller et ainsi subvenir à leurs besoins quotidiens. La rue devient pour eux un lieu propice d'où ils tirent leur maigre subsistance, bien qu'ils gardent encore des relations avec les membres de famille. Ces enfants s'adonnent généralement à la vente des sachets-emballages, aux petits contrats de service journaliers à des tenancières de restaurants, à la mendicité, etc.

En ce qui nous concerne, nous disons que les enfants des rues sont des jeunes qui ont quitté leurs familles suite à un événement mais gardant encore quelques contacts avec celles-ci, leur cadre de vie reste les rues. Ils sont exclus de l'enfance normale et ne survivent que par de petits travaux quotidiens, longs et souvent pénibles (vente d'eau en sachets emballages, ramassage de débris, mendicité, etc.) pour subvenir à leurs besoins.

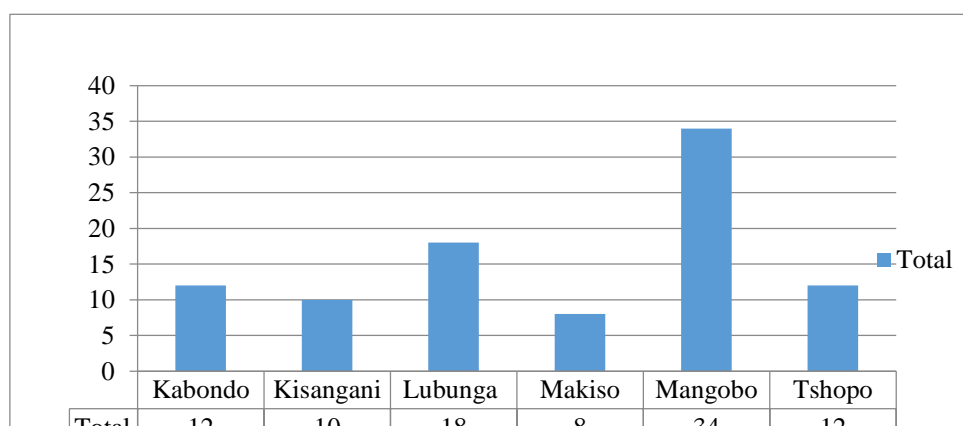
## 2. Profil des enfants des rues

Cette étape a consisté à révéler les sexes, les provenances communales, les niveaux d'études atteints avant d'être dans la rue, les durées du séjour dans la rue, les tranches d'âge, les professions des parents, les causes d'exclusion familiale.

**Tableau 1** : Répartition des enfants selon le sexe

Sexes	f	%
Masculin	71	75,5
Féminin	23	24,5
<b>Total</b>	<b>94</b>	<b>100</b>

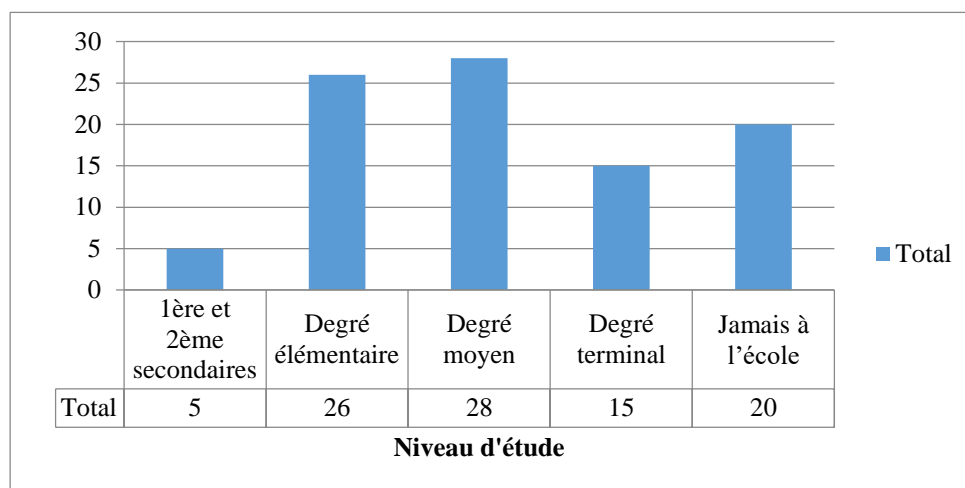
Ce tableau montre que 71 enfants soit 75,5% des enquêtés sont de sexe masculin et 23 enfants soit 24,5% sont de sexe féminin. Cela prouve que le phénomène enfants de la rue à Kisangani touche beaucoup plus les garçons que les filles. Notons que la rareté des filles ne veut pas dire qu'il n'y en a pas parmi les enfants de la rue. Il est seulement très rare de voir les filles dormir dans la rue comme les garçons. Elles peuvent être hébergées ou entretenues par des hommes ou par certaines familles comme « bonnes ». Nous pourrions les mettre dans la catégorie des « enfants dans la rue » car leur vie dans la rue est assimilable à la prostitution pour certaines.



**Graphique 1** : Les provenances communales

Ce graphique montre que les « Etina » constitués dans les trois Communes de cette étude (Makiso, Mangobo et Tshopo) sont peuplés par les enfants qui viennent des différentes communes de la Ville de Kisangani. 34 enfants soit 36,2% proviennent de la Commune Mangobo. Cela se justifie car la détérioration des conditions socio-économiques empêchent les parents de remplir leurs obligations. L'éducation des enfants passe au second plan, le licenciement et le chômage de la majorité de ceux-ci, poussent certains à ne plus subvenir à leurs responsabilités. Aussi, y a-t-il affluence des populations qui viennent de l'aval du fleuve et des territoires voisins qui tentent leur chance à la recherche de l'emploi en ville. La Commune Lubunga vient en deuxième position avec 18 enfants soit 19,2%, cela a son explication dans la précarité que vivent les familles mais surtout par le fait que beaucoup de ces enfants ont été confiés à des tuteurs et ne vivent pas dans leurs propres familles. Le départ dans la rue est alors plus facile pour ces enfants qui échappent à l'autorité parentale.

Les Communes Tshopo et Kabondo sont ex-æquo avec 12 enfants soit 12,7%. Cette situation peut signifier également un manque de rigueur dans l'éducation des enfants ou de leur mauvaise prise en charge dans la famille ou aussi de la personnalité propre de l'enfant lui-même. Les Communes Makiso et Kisangani ont une faible proportion 10 enfants, soit 10,7% et 8 enfants soit 8,5% car la Commune Makiso est considérée comme celle où habitent les familles aisées et des étrangers. La majorité des enfants qui viennent de la Commune Kisangani 10,7% sont dans la catégorie des enfants dans la rue et viennent exercer les petites activités dans les rues et rentrent le soir en famille.



**Graphique 2** : Le niveau d'études atteint avant d'être dans la rue

La graphique ci-dessus laisse apparaître que 28 enfants soit 29,8% ont fréquenté l'école primaire jusqu'au degré moyen. Ce pourcentage comparé à celui de la tranche d'âges entre 6 et 10 ans laisse comprendre que ces enfants ont été mis tôt à l'école mais ont dû décrocher pour se retrouver dans la rue. Cette situation s'explique par le fait qu'ils ont été confiés à des grands parents ou autres membres de famille considérés comme tuteurs à bas âges. Vingt six enfants soit 27,6% ont fréquenté le degré élémentaire, ceci se justifie du fait que ces enfants vivaient encore sous le toit familial et les parents subvenaient à leurs besoins.

Vingt enfants soit 21,3% de l'échantillon n'ont jamais été à l'école et sont sans instruction. Cela peut s'expliquer par le fait que les familles d'accueil des enfants, n'offrent pas à ces derniers l'opportunité d'aller à l'école. Ces derniers deviennent des gardiens de domicile pendant que le père, la mère sont au boulot et leurs enfants légitimes à l'école.

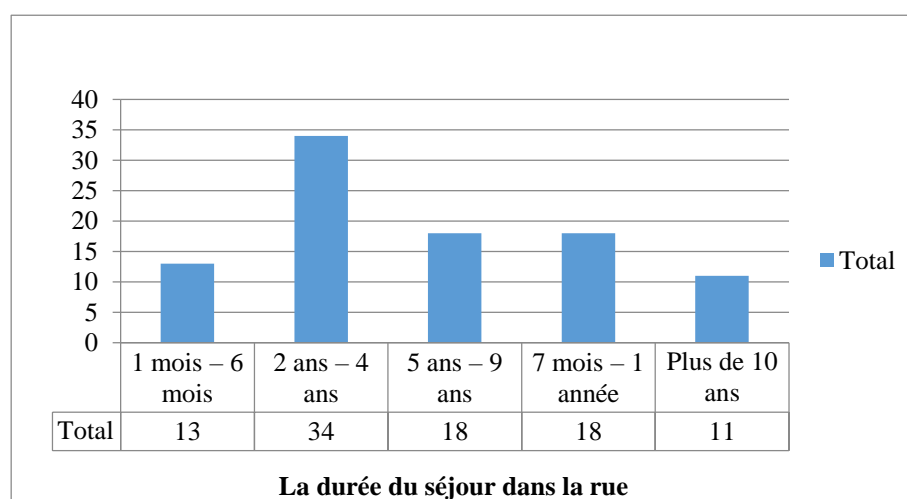
Quinze enfants soit 15,9% ont atteint le degré terminal. Ces enfants, dans la plus part des cas ont connu le décès d'un ou des parents et n'ont trouvé personne pour subvenir à leur prise en charge scolaire. Cinq enfants soit 5,4% ont atteint le niveau secondaire avant que la situation de la rupture avec leur famille survienne.

L'analyse des obstacles montre que les facteurs qui renforcent l'exclusion des enfants de l'école sont multiples et relèvent de la demande scolaire, de l'offre scolaire ainsi que des politiques. Le faible revenu du ménage constitue une importante barrière à la scolarisation des enfants et des adolescents tant au niveau primaire que secondaire. Cet aspect justifie la non inscription à l'école ou l'abandon scolaire des enfants ; par ailleurs, le décès de l'un des parents ou des deux parents, la mise sous tutelle des enfants et le niveau d'instruction et d'éducation de chef des ménages sont des déterminants d'exclusion scolaire des enfants et adolescents. Il ressort clairement aussi que le faible

niveau de financement de l'éducation par l'Etat, contraint les ménages à consacrer une part importante de leur revenu annuel aux dépenses d'éducation<sup>6</sup>.

L'étude sur les enfants et adolescents en dehors de l'école en République Démocratique du Congo menée par le ministère de l'Enseignement Primaire, Secondaire et Professionnel avec l'appui de l'UNICEF et de la Coopération britannique au développement en 2012, donne une estimation de 7.375.875 d'enfants et adolescents en âge scolaire (5 à 17 ans) qui ne vont pas à l'école. Le 47,6% de ces enfants, soit 3.509.252 sont âgés de 6 à 11 ans, les filles sont plus nombreuses soit 31,7% que les garçons 26,5%<sup>7</sup>. Malheureusement, dans certains ménages, les parents manquent de moyens financiers et ne peuvent donc pas payer mensuellement les frais d'intervention ponctuelle (prime) qu'exigent actuellement les écoles.

Ces facteurs peuvent déterminer la durée de présence des enfants dans les rues.



**Graphique 3** : La durée du séjour dans la rue

La lecture de ce graphique montre que 34 enfants soit 36,1% ont passé 2 à 4 ans dans la rue, cela s'explique d'autant plus que les activités menées par les enfants dans les rues leur procurent des revenus assez substantiels les mettant souvent à l'abri des besoins tels que se nourrir et se vêtir ; 18 enfants soit 19,2% ont vécu de 7 mois à 1 année et de 5 ans à 9 ans dans la rue, ce qui nous fait dire que la rue leur procure des avantages en argent, la liberté... 13,8 %, soit 13 enfants ont un séjour de 1 à 6 mois dans la rue car ils viennent de subir la maltraitance de la part de leurs membres de famille (parents, grand parents, marâtres, parâtres...) et 11 enfants, soit 11,9% ont passé plus de 10 ans dans la rue. La majorité de cette dernière catégorie d'enfants ont un réel désir de retourner en famille mais ne savent pas comment renouer le lien qu'ils ont rompu.

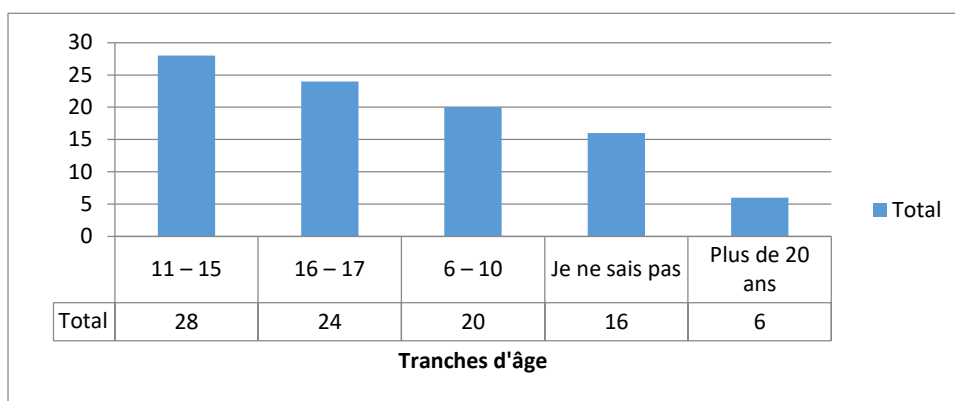
<sup>6</sup> Rapport de l'enquête nationale sur les enfants et adolescents en dehors de l'école, février 2013, p. 106.

<sup>7</sup> Voir rapport cité supra, p. 105.



Kaumba Lufunda dans son rapport de recherche sur la criminalité affirme que « *naguère considérée comme une richesse par la tradition africaine, l'enfant est devenu, depuis un temps, un poids ou une charge insupportable pour certaines familles. En effet, aujourd'hui la solidarité africaine est aux abois dans pareilles circonstances. Les contraintes socio- économiques sont pointées du doigt et sont évoquées pour justifier l'irresponsabilité des parents. Dans certains cas, les enfants sont abandonnés entre les mains de leur mère. Ces dernières, devant assurer la charge de plusieurs enfants, se voient également confrontées au problème de la modicité des revenus. Ce qui amène parfois les enfants à chercher une autonomie précoce. La rue s'offre alors comme le lieu indiqué où ils peuvent "choquer" pour assurer leur survie* »<sup>8</sup>.

Le graphique qui suit montre l'âge des enfants.



**Graphique 4:** Les tranches d'âges

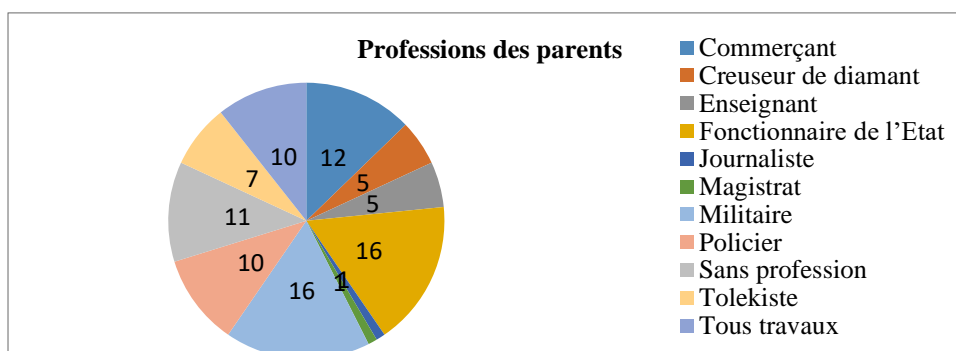
L'illustration à travers ce graphique prouve que 29,8%, soit 28 enfants ont un âge qui varie entre 11 à 15 ans. Cette tranche d'âges correspond généralement à l'adolescence qui se caractérise fondamentalement par certains troubles de comportement. Cette période est marquée par de profonds bouleversements physiques et psychologiques et se manifeste par une révolte et une opposition parfois violentes aux modèles parentaux, scolaires, institutionnels. Tama Pogma affirme : « *le processus de cette étape cruciale pour tout individu permet la résolution de conflits latents non résolus. Elle se manifeste par l'émergence, l'extériorisation, de ces conflits qui, de par leurs intensités, sont susceptibles de rompre l'équilibre dynamique de la famille. Plus l'enfant a des conflits latents à dépasser, plus la famille doit être ouverte à accepter leur résolution. Malheureusement, les conflits sont souvent d'autant plus profonds que la famille n'est pas disposée à les régler. L'enfant en phase d'adolescence devient alors « le bouc émissaire » des problèmes de sa structure familiale. La phase d'arrivée en rue est souvent concomitante à une phase de latence dans la famille au cours de laquelle la famille n'a pas de réponse à apporter aux demandes de l'enfant. La rue devient pour cet adulte en devenir un lieu propice pour s'exprimer et va capter*

<sup>8</sup> Kaumba Lufunda, *op. cit.*, p .48.

*l'enfant qui la choisit alors comme domicile. Les jeux de groupes entre enfants prennent alors une place plus importante chez le jeune et peuvent faciliter le rapprochement avec ses pairs d'âge jusqu'à lui permettre de se trouver une place dans un groupe, y compris un groupe d'enfants des rues »<sup>9</sup>.*

La tranche d'âges de 16 à 17 ans constitue 25,5% de l'échantillon soit 24 enfants. En effet, en cet âge, les relations familiales entre enfants et parents sont dans certaines circonstances perturbées : le dialogue entre parents et enfants devient alors difficile. Pour certains jeunes, la seule solution devient la fuite car pour eux, c'est le seul moyen d'expression possible<sup>10</sup>. 20 enfants soit 21,3% se situent dans la tranche de 6 à 10 ans. Ceux-ci ont quitté leurs familles suite à un conflit social qui les a opposés aux parents ou leurs tuteurs. 16 enfants soit 17 % ne connaissent pas leurs âges. Cette situation pourrait s'expliquer par le fait que les enfants de la rue refusent de dire la vérité et ne donnent pas souvent leurs vrais âges et leurs vraies identités. Difficile donc de vérifier les âges de ces enfants qui sont généralement sans aucune pièce d'identité. Et 6 enquêtés soit 6,4% ont plus de 20 ans, leur permanence dans la rue se justifie par le refus d'obtempérer aux normes de la famille et sont caractérisés par un fugue en répétition.

Jadis, dans des sociétés traditionnelles africaines, l'enfant était considéré comme un être précieux et occupait une place de choix. Erny<sup>11</sup> nous renseigne que « l'on accueillait l'enfant avec joie comme nouveau membre de la communauté qui vient la renforcer, mais aussi parce qu'on entend des effets bienfaisants sur le plan de la relation avec l'au-delà et des êtres qui les peuplent »



**Graphique 5** : Les professions des parents

Ce graphique atteste que la classification des fonctionnaires de l'Etat et de militaires a respectivement chacune 16 enfants soit 17%. Ceci peut s'expliquer d'une part, par la modicité des

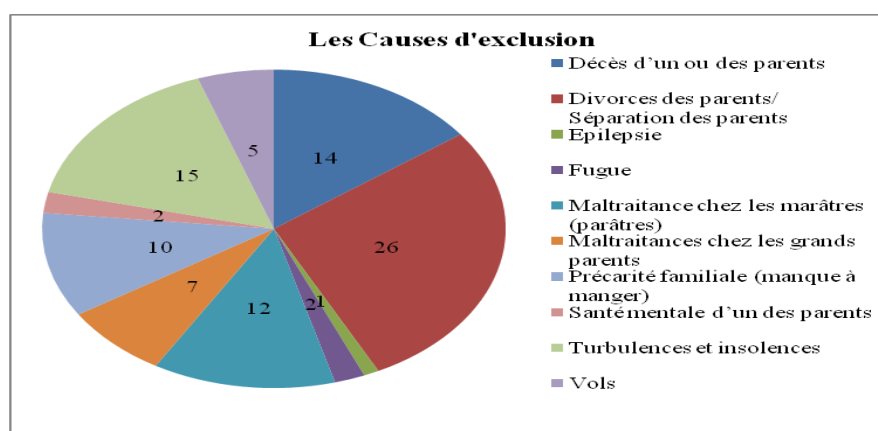
<sup>9</sup> Tama Pogma J., Psychologue clinicien et coordinateur du CHUSIP du SSPN in *Enfants et jeunes de la rue à Pointe-Noire, survivre dans la rue à une rupture de vie familiale*, Paris, Presses de l'imprimerie STIPA, juin 2011, p. 143.

<sup>10</sup> Noubatoingar Logto, *La réinsertion familiale des enfants de la rue dans la ville de Ndjaména au Tchad: état des lieux et perspectives*, Ecole des Cadres Supérieurs en Travail Social de Ouagadougou- Burkina – Faso, 2005, p. 27.

<sup>11</sup> Erny, P., *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire*, Paris, 1972.

salaires que touchent les fonctionnaires qui ne permet pas la prise en charge effective des enfants et, d'autre part du fait que les militaires se déplacent souvent et beaucoup mettent au monde aux lieux de leurs mutations, dès qu'ils quittent la région, ils laissent les enfants chez leurs mères qui n'ont pas de possibilités de les encadrer correctement. Les commerçants se retrouvent avec 12 enfants soit 12,8%, la même explication évoquée chez les militaires est prouvée ici ; chez les policiers et chez les "tous travaux" qui respectivement ont 10 enfants chacun soit 10,6%. Les parents sans profession ont 11 enfants soit 11,8%. Cette situation s'explique par le manque de possibilités pour encadrer les enfants.

Mais il est intéressant de découvrir les motifs de l'exclusion.



**Graphique 6** : Les causes d'exclusion familiale.

Ce graphique illustre que 26 enfants, soit 27,7% se retrouvent dans les « Etina » suite au divorce et séparation des parents ; suivi de turbulences et insolences pour 15 enfants soit 15,9%. Le décès d'un ou des parents justifie la présence de 14 enfants, soit 14,8% dans la rue et 12 enfants soit 12,7% suite à la maltraitance chez les marâtres, par contre 7 enfants, soit 7,5%, ont été victime de maltraitance chez les grands parents ; 5 enfants pour les vols ; 2 enfants ont quitté la famille et se retrouvent à l' « Etina » suite aux fugues ; 1 enfant soit 1% exclu du toit familial pour cause de l'épilepsie et 2 enfants, soit 2,1% pour cause de la santé mentale d'un des parents.

Ces situations s'expliquent dans la mesure où la plupart des enfants de cette catégorie n'ont pas quitté leurs familles sur un coup de tête. En réalité, ils n'avaient pas de choix, car délaissés par une mère trop jeune, rejetés par des grands-parents incapables d'assumer leurs responsabilités, chassés pour avoir été suspectés de sorcellerie et d'être ainsi à l'origine des malheurs de la famille, laissés pour compte d'une succession de mariage, soumis à de mauvais traitements ou pour avoir commis un forfait dans la famille, les mauvais traitements dont certains d'entre eux sont victimes de la part de leurs proches parents à la mort d'un ou des deux parents. La polygamie, la haine des marâtres ou "parâtres" ayant sous leur garde les enfants d'un mariage précédent sont également des situations que les enfants ne supportent pas et à cause desquelles ils décident de quitter leurs familles.

Sociologiquement, affirme Filip De Boeck<sup>12</sup>, l'enfant accusé de sorcellerie occupe souvent une position marginale, soit il est issu d'un premier mariage, soit il est l'enfant d'un membre de la famille qui s'est absenté. Les familles modestes ou pauvres sont plus vulnérables au phénomène, aussi bien sur le plan de la croyance en la sorcellerie, que sur celui des malheurs qui les accablent. La propagation du phénomène a traversé les classes sociales, mais quand ce sont des familles aisées qui sont touchées, celles-ci font appel à un pasteur qui dans la plupart des cas assure leur réintégration.

## 2. Structuration des rapports dans les « Etina »

Tous les enfants qui vivent dans la rue sont dans la plupart de cas considérés comme des marginaux. La classification faite par les enfants des rues eux-mêmes, pousse à une certaine hiérarchie dans les secteurs et « Etina ». Quand bien même il existe cette hiérarchie, il se remarque au sein des différents « Etina » que chacun est maître de sa vie et se débrouille, il existe « la loi des lois ».

### 2.1. Classifications

Dans les pensionnaires des Etina sont classifiés comme suit :

- a. **Mograndi** : sont considérés comme des intouchables, des précurseurs, des initiateurs aux pratiques rituelles d'intégration, celui qui a fait longtemps dans un « Etina », le meneur et le donneur des ordres, celui qui organise la vie à l'« Etina ». La plupart sont des voleurs qui n'opèrent que la nuit et surgissent dans les bandes aux heures tardives pour rançonner tout ce que les enfants ont récolté la journée. Ils ont aussi comme tâche de repérer les nouveaux venus, organiser la « banque Lambert » dans les « Etina ».
- b. **Kbengene** : ce sont les plus petits qui flânent à travers les rues de la ville. Ils sont reconnus par leurs saletés, ils marchent pieds nus et ont les habits effilochés, ils vivent dans la rue grâce au vol, à la mendicité et au ramassage. Ils sont considérés comme les proues, petits de course de *mograndi*.
- c. **Shikaneurs, tramaqueurs, pipaneurs, dodaneurs** : ce sont des enfants de la rue qui se spécialisent au vol, leurs activités principales dans les rues ne consistent qu'à voler.
- d. **Petapeta** : c'est un argot des enfants de la rue qui désigne ceux qui se livrent à quémander. Ils se rangent à conduire les aveugles pour gagner leur pain quotidien.
- e. **Kongoleurs** : il s'agit ici de ceux qui, pour subvenir à leur survie dans la rue, se mettent chaque vendredi (jour de prière des musulmans) derrière les pauvres et sillonnent tous les magasins et boutiques qui offrent quelque chose à ceux-ci.

---

<sup>12</sup><http://www.amnestyinternational.be/doc/s-informer/notre-magazine-le-fil/libertes-archives/les-anciens-numeros/382-Numero-de-Mars-2002/Dossier.92/article/le-calvaire-des-enfants-sorciers>

f. **Shegue ou « Tebalungu »** : Cette expression est utilisée pour les enfants qui ont rompu des liens avec leurs familles et ont trouvé refuge dans les rues. Leurs principales activités se résument dans le vol, la saleté, agressivité...

## 2.2. Division du travail, organisation et occupation de l'espace

Le **secteur** est considéré par ces enfants comme un espace où s'exercent les différentes activités économiques, le lieu d'opération, il est inviolable sous risque de conflit. Ce sont des lieux où s'observent une forte concentration de personnes, une intense circulation. Il s'y exerce de petits métiers, la vente d'eau en sachets, le cirage des chaussures, les petits restaurants... Il est un endroit propice où les enfants des rues trouvent le minimum pour leur survie.

Les secteurs sont parsemés à travers les communes dans lesquelles nous avons tiré notre échantillon d'étude, mais ils sont surtout concentrés dans la Commune Makiso (autour des marchés central et IAT, au beach moteur devant l'église cathédrale Notre Dame du Très Saint Rosaire, des dépôts, des bars, des restaurants, des hôtels, des magasins ; au marché de Mangobo près de la Paroisse Christ-Roi ; au marché de 11<sup>ème</sup> avenue à la Tshopo, etc.

Il s'observe que les enfants des rues n'opèrent pas dans les secteurs de façon désordonnée. Chaque groupe est appelé à respecter les secteurs des autres. Ainsi, quand un *shegue* veut travailler dans le secteur qui n'est pas le sien, les membres du secteur où il veut travailler se coalisent et le chassent. S'il résiste, il est tabassé. Il ne doit œuvrer que s'il change de secteur et est accueilli par les autres membres.

L'occupation de l'espace s'organise en secteurs et par « Etina ». Le secteur est le lieu d'activité (de travail) tandis que « **Etina** » désigne le lieu de repli et de repos après les activités. Il ne se remarque pas une division spécifique de travail au sein des « Etina ». Le matin, chaque pensionnaire vaque à ses occupations selon les opportunités et en fonction de l'offre journalière qui se pointent (vente d'eau en sachets, nettoyage des véhicules, balayage des boutiques et kiosques, puiser de l'eau particulièrement pour les familles habitant les immeubles Zambeke et Wagenia, travaux aux restaurants...).

Le réveil des membres à l' « Etina » est fonction de l'activité des habitants de l'immeuble dans lequel celui-ci est érigé. Cependant, l'on remarque que ceux qui ont érigé l' « Etina » devant la cathédrale Notre Dame du Très Saint Rosaire quittent le lieu lorsque la cloche invitant les fidèles à la messe matinale retentit. Ceux qui passent la nuit devant les boutiques, kiosques, boulangeries quittent avant que ceux (ci n'ouvrent leurs portes.

Dans les « Etina », les pensionnaires s'organisent pour la restauration. Ils se procurent des ustensiles de ménage (marmites, braseros, couteaux, cuillères, etc.) et préparent le repas à tour de rôle jusqu'à repérer les meilleurs cuisiniers. Une fois qu'un des pensionnaires prouve ses capacités en matière culinaire, il est choisi comme cuisinier et est exonéré d'autres tâches à l' « Etina ». Dans d'autres « Etina » par contre, les pensionnaires ne préparent pas et se contentent des restaurants (malewa). Dans ce cas, après les activités de la journée, chaque pensionnaire achète son plat au restaurant et celui qui n'a rien gagné est l'objet de charité des autres. La vie en groupe est d'emblée

apparue comme une forme, a priori, d'organisation sociale. Dallape F., en parlant de la survie des enfants en rue, déclare ainsi : *il est nécessaire de s'organiser pour survivre. Alors qu'à l'intérieur de la même bande, il existe un grand esprit de solidarité, entre différentes bandes, c'est la compétition et la bagarre*<sup>13</sup>.

L'entretien de l' « Etina » se fait à tour de rôle, la literie est constituée des cartons appelés « *Epeda* ». L'usage des stupéfiants (drogues, valium) est un lot quotidien ; parfois si les membres n'ont rien trouvé pendant la journée, ils prennent des stupéfiants pour oublier le poids de la famine et de la journée.

Le tableau qui suit présente la localisation des ces abris d'enfants en rupture familiale.

**Tableau 2** : Les localisations et effectifs par « Etina »

Localisations (Sites)	Nombre des bandes	f	%
Marché central (Bella bella)	4	8	8,5
Marché central (Dépôt Makayabo)	3	6	6,4
Hellénique (Vers Alliance Française)	1	4	4,3
Beach bac (Office des routes)	1	3	3,2
Arobase (près de CADECO/Kisangani)	2	5	5,4
Hôtel Wagania	3	7	7,4
Hôtel Zambeke (Près de PSR)	2	4	4,3
Hôtel Congo Palace	2	5	5,4
Beach Cathédrale Notre Dame (Libanga)	4	17	18
IAT	4	12	12,7
Marché 11 <sup>ème</sup> avenue Commune Tshopo	4	7	7,4
Marché Mangobo (Près de la Paroisse Christ –Roi)	3	9	9,5
Ancien studio de vente des cassettes, CD, DVD Boxom (près de CEDI)	1	3	3,2
Boulangerie Beryut (Sur l'Avenue de l'Eglise non loin de Congo Palace)	1	4	4,3
<b>Total</b>	<b>35</b>	<b>94</b>	<b>100</b>

De la lecture du tableau ci-haut, il ressort que les « Etina » sont plus nombreux au marché central (Bella bella), au beach moteur devant la paroisse Cathédrale Notre Dame du Très Saint Rosaire, au marché de la 11<sup>ème</sup> avenue dans la Commune Tshopo, au marché IAT, avec une

<sup>13</sup>Dallape, F., « Enfants de la rue, enfants perdus? Une expérience à Nairobi » in *Série Etude et recherche*, n°128, ENDA, 1990, p. 36.

proportion de 4 bandes dans chacun de ces sites. Par contre au dépôt Makayabo, à l'hôtel Wagenia et au marché de Mangobo nous avons trouvé 3 « Etina » dans chacun des sites.

Quant aux effectifs, l'« Etina » érigé au beach moteur devant la paroisse Cathédrale Notre Dame du Très Saint Rosaire a 17 occupants, soit 18%. Ceci s'explique par le fait qu'une intense activité de porteur (portage) permet la survie de ces enfants ; IAT compte 12 enfants, soit 12,7, la même raison évoquée pour ceux qui sont dans le beach moteur est avouée ici ; le marché de Mangobo abrite 9 enfants, soit 9,5% ; le marché central (Bella bella) 8 enfants, soit 8,5%, car dans ces endroits, sont organisées beaucoup de rafles, c'est le lieu où les *mograndi* font la loi et les petits sont souvent maltraités et exploités. Le marché de la 11<sup>ème</sup> avenue et l'hôtel Wagenia ont chacun 7 pensionnaires, soit 7,4% ; dans ces endroits, les enfants y trouvent facilement des travaux pour survivre dans la rue.

La vie des pensionnaires des « Etina » est émaillée des conditions hygiéniques précaires : l'absence des bons moyens de lutte contre la fraîcheur ou le froid nocturne, la promiscuité dans des petites habitations, l'usage des eaux souillées hébergeant les agents pathogènes contraires aux règles d'hygiène, l'absence d'une éducation sanitaire, le ravitaillement en repas auprès des restaurants des rues, la consommation des aliments et légumes mal cuits. Ces conditions les exposent aux diverses maladies.

**Tableau 3:** Les maladies contractées à l'« Etina »

Maladies	f	%
Paludisme	34	36
Fièvre typhoïde	13	13,8
Infection Sexuellement Transmissible	36	38,3
Infection pulmonaire	8	8,6
Anémie	3	3,2
Total	<b>94</b>	<b>100</b>

La lecture de ce tableau, montre que les Infections Sexuellement Transmissibles occupent la première position avec 34 enfants, soit 36%. Ceci s'explique par le manque d'hygiène et des installations sanitaires et aussi par les désordres sexuels que pratiquent ces enfants dans la rue. 34 enfants, soit 36% déclarent avoir été fréquemment atteint par le paludisme qui peut s'expliquer par les conditions hygiéniques des « Etina ». Ces enfants se préoccupent plus à chercher la nourriture, et la saleté est un lot quotidien pour cette catégorie d'enfants exposés aux piqûres des moustiques.

**Tableau 4:** Les activités exercées par les pensionnaires des « Etina »

Localisations (Sites)	Activités
Marché central (Bella bella)	Vol, les petits travaux dans les restaurants, balayage des boutiques et kiosques, ramassage de haricot devant les dépôts
Marché central (Dépôt Makayabo)	Ramassage de haricot devant les dépôts, veilleur de nuit devant certains boutiques et kiosques, aider certains travailleurs de la mairie dans le balayage des rues, vol
Hellénique (Vers Alliance Française)	Vol, vente de l'eau en sachets, nettoyage des véhicules
Beach bac (Office des routes)	Nettoyage des véhicules, vente de l'eau à sachet, vol
Arobase (Près de CADECO/ Kisangani)	Aider dans les restaurants, balayage des magasins, boutiques et kiosques, garder les meubles exposés par les menuisiers, conduire les mal voyant (aveugles)
Hôtel Waganía	Aider les occupants de l'hôtel à puiser de l'eau, Kongolage, aider dans les restaurants, vente de l'eau en sachets
Hôtel Zambeke (Prés de PSR)	Aider les occupants de l'hôtel à puiser de l'eau, balayage des magasins, boutiques et kiosques
Hôtel Congo Palace	Aider les occupants de l'hôtel à puiser de l'eau, balayage des magasins, boutiques et kiosques, vente de l'eau en sachets, vol
Beach Cathédrale Notre Dame (Libanga)	Balayage des magasins, boutiques et kiosques, vente de l'eau à sachet, vol
IAT	vente de l'eau en sachets, vol, transporter les biens des marchands
Marché 11 <sup>ème</sup> avenue commune Tshopo	vente de l'eau en sachets, vol, transporter les biens des marchands
Marché Mangobo (Prés de la Paroisse Christ –Roi)	vente de l'eau en sachets, vol, transporter les biens des marchands
Ancien studio de vente des cassettes, CD, DVD Boxom (Prés de CEDI)	vente de l'eau en sachets, vol, balayage des magasins, boutiques et kiosques
Boulangerie Beryut (Sur l'avenue de l'Eglise, non loin de Congo Palace)	Balayage des magasins, boutiques et kiosques, Vente de l'eau en sachets, vol



Le tableau ci-dessus renseigne plus sur les activités exercées par cette catégorie d'enfants suivant la localisation. Ces activités leur assurent la survie dans la rue. Il se remarque que la plupart font la vente de l'eau en sachets, s'occupent du balayage des boutiques et kiosques, conduisent les malvoyants, transportent les biens des marchands, aident les occupants des hôtels à puiser de l'eau, aident dans les restaurants, etc. Marie Morelle<sup>14</sup> souligne ainsi que l'incidence de l'âge sur l'activité économique opèrerait également une répartition des lieux, travailler dans les marchés est globalement « réservé » aux plus petits qui inspirent encore confiance aux ménagères. Leurs sourires, leurs yeux qui savent se faire implorants encouragent les clientes à les prendre en pitié. Leur attitude oscille entre compassion et inquiétude. Une classification spatio-économique est ainsi réalisée : des espaces polyfonctionnels (les gares et les marchés), des lieux irrésistibles (les boîtes de nuit et les cinémas), une activité des centres villes (la mendicité), une activité acceptable à toutes sortes d'espaces (le vol).

### 2.3. Appartenance au groupe, rite d'intégration des enfants dans l'ETINA

De prime abord, la rue semble ouverte à quiconque veut s'y installer. Mais la réalité est tout autre : aucun jeune flâneur ou mendiant ne passe inaperçu aux yeux des utilisateurs de la rue. Une fois qu'ils sont identifiés par les autres comme enfants vagabonds, intervient le rite de passage.

L'intégration est perçue comme un processus qui doit conduire à une société où des personnes et populations d'origines différentes peuvent vivre ensemble en s'enrichissant mutuellement de leurs acquis culturels<sup>15</sup>.

Pour Verbunt, l'intégration la plus importante pour un individu consiste à être « bien dans sa peau », capable de s'adapter, donc d'intégrer en lui-même autre chose que ce qui est familier et de ne pas se sentir agressé par l'étranger<sup>16</sup>.

Les Etina se constituent selon un processus. La description de ce processus porte sur les rites de passage ou d'intégration et comprend évidemment les dynamiques de restructuration interne ou d'occupation de l'espace, qu'il s'agisse de l'espace de travail ou de l'espace de repos (Etina).

Dès qu'un enfant arrive dans la rue, il est accueilli dans une bande où se passe le rite d'intégration qui consiste à soumettre le nouveau venu à des pratiques comparables au bizutage que subissent les nouveaux étudiants à l'université. Celui-ci est retiré dans un endroit isolé en pleine brousse, où il est opposé à un autre pour un combat appelé « *Type alaska* » pendant lequel la bougie ou la cigarette est allumée. Les deux combattants doivent se bagarrer jusqu'à ce que la bougie ou la cigarette s'épuise. Une fois le vainqueur est connu, on remet un fouet au perdant et l'ordre est intimé pour qu'il administre des coups de fouet au vainqueur.

Selon Lucchini R., la régulation au sein du groupe repose sur la réputation : « *La réputation de l'enfant dans son réseau est fonction des compétences et des habilités qui lui sont reconnus. Il y a donc une hiérarchie des réputations qui est l'équivalent fonctionnel de l'organisation hiérarchisée des bandes avec un leadership centralisé. C'est en effet cette distribution différentielle des réputations qui assure l'ordre dans le réseau et non pas des relations réglées par la soumission à un chef* »<sup>17</sup>.

Un autre rite consiste à envoyer le nouvel intégrant avec un billet de 50 FC marqué par le « *Mograndi* » pour l'achat de 5 gobelets de haricot, 5 gobelets du riz, 2 paquets de cigarette, 1 bouteille d'huile, des condiments et retourner avec le même billet. Cette pratique consiste à envoyer l'intégrant voler au marché.

<sup>14</sup> Morel, M., « La rue dans la ville africaine » in *Annales de Géographie*, n°650, 2006, p. 129.

<sup>15</sup> Verbunt, G., *La question interculturelle dans le travail social*, Paris, Découverte, 2009, p. 45.

<sup>16</sup> *Idem*, p. 12.

<sup>17</sup> Lucchini, R., « Carrière, identité et sortie de la rue: le cas de l'enfant de la rue » in *Déviance et Société*, N°1, 2001, p.79.

Un troisième rite d'intégration aux « Etina » est appelée « Kokota nyongo » ou « Kota nyongo esila te ». Il s'agit ici d'une pratique consistant à imposer une dette obligatoire au nouveau. Celui-ci est contraint de remettre au « *Mograndi* » une somme d'argent chaque jour. Cette pratique fait que beaucoup de ces enfants désertent vite leurs « Etina » du départ, car ils sont recherchés chaque fois par le créancier même à des heures tardives de la nuit.

Certains nouveaux venus usent des stratégies particulières. Une fois en contact avec les amis d'une bande qui l'acceptent ; ceux-ci font tout pour voler les biens au bénéfice de « *Mograndi* » ; c'est prix de leur intégration. Il est à noter que la plupart des candidats préfèrent passés par ce rite et refusent les autres pratiques puisqu'elles les exposent à des dangers.

En rapport avec les identités acquises en famille, celles des enfants des rues sont recomposées et repositionnées dans la mesure où ceux-ci adaptent leurs comportements au lieu et aux activités qu'ils y exercent. Ainsi, l'intégration aide à vaincre la peur injustifiée, qui est davantage fondée sur des préjugés du genre : « les enfants des rues sont des bandits, des voleurs, des petits sorciers, il ne faut pas les approcher<sup>18</sup>.

#### 2.4. L'esprit d'équipe dans la rue

Bien qu'ils vivent dans une jungle où les plus forts s'emparent des « Etina » et des secteurs des autres, la vie dans la rue est marquée par une grande solidarité entre les membres des différentes bandes. Cette solidarité se manifeste au quotidien : ils ne peuvent accepter que l'un des membres d'une bande soit agressé par une tierce personne. Le problème de l'un touche toute la bande qui réagit spontanément pour mettre le membre agressé à l'abri du danger qu'il court. Selon Tessier S., le groupe d'enfants des rues apparaît ainsi comme une variable constante, une forme de sociabilité précaire ou significative d'une sociabilité. Cette capacité à se regrouper permettrait également aux enfants de renforcer leur visibilité sociale<sup>19</sup>.

Le partage de la nourriture, l'assistance en cas de maladie, le secours apporté à un membre menacé, le partage du chanvre, etc. sont, entre autres, les diverses formes que prend cette solidarité. Dormir ensemble, exercer les activités ensemble, manger, se soucier du malade, alors qu'ils sont venus des communes différentes sont des preuves éloquentes de solidarité que prône cette catégorie d'enfants. Cette solidarité se manifeste davantage lorsque l'un d'eux est malade, tous les autres se cotisent et amènent l'infortuné à l'hôpital ou sollicitent la bienveillance de ceux qui les utilisent pour divers travaux.

Hérault, G., et al. affirment que « *la majorité des groupes d'enfants évoluent en réseaux dans la rue, caractérisée par une faible hiérarchisation, une définition diffuse des rôles attribués à chacun d'entre eux, une cohésion restreinte, une instabilité du groupe et une appartenance transitoire et instable, qui leur permettent de se mouvoir dans un certain anonymat. C'est par rapport à celle-ci que se manifestent les valeurs de la solidarité et de compétition* »<sup>20</sup>.

#### Conclusion

La vie des enfants de la rue est très rude. Le fait de se retrouver dans la rue constitue déjà un problème de société. Ces enfants mènent dans la rue une vie de libertinage inouï. Tout ce qu'ils posent comme actes leur paraît socialement bon. Ils traitent durement leur corps, souvent contre leur gré. Les conditions de couchage sont si rudes qu'elles frisent l'animalité.

---

<sup>18</sup> Dan et Malu, cité par Bukaka Buntangu, *op. cit.*, p. 23.

<sup>19</sup> Tessier, S., *A la recherche des enfants des rues*, Paris, Karthala, 1998, p. 56.

<sup>20</sup> Hérault, G., et al, *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique*, Ibadan, IFRA, 1997, p.267

Les questions de notre étude étaient de savoir comment ces enfants arrivent –ils à organiser leurs survies dans l'« Etina » ? Quelles sont les espaces favorables à la localisation des « etina » ? Quelle est la structure, la composition et quel est le profil des pensionnaires ?

L'approche méthodologique était centrée sur les entretiens semi directifs auprès de 94 enfants vivants dans 35 « Etina » au sein des Communes de Makiso, de Tshopo et de Mangobo. L'effectif des enfants varie en fonction des intérêts attachés à l' « Etina ». Les Communes Kabondo, Lubunga et Kisangani ne comptent pas d' « Etina » pour la simple raison que ces enfants se joignent aux groupes constitués et installés dans les trois Communes de prédilection des enfants de la rue.

De l'analyse des données, nous avons pu peindre les profils de nos enquêtés (sexes, âges, provenances communales, professions des parents, types d'activités, localisation des « Etina »...).

La vie dans la rue expose les pensionnaires à des maladies telles que le paludisme, la fièvre typhoïde, les Infections Sexuellement Transmissibles, les infections pulmonaires et l'anémie. Pour faire face à ces maladies, les pensionnaires de rue recourent à la charité de ceux qui les emploient souvent dans les petits métiers ou font l'usage des traitements traditionnels. Aussi pour oublier les souffrances de la rue et avoir le sang froid pour opérer, le recours à la drogue, stupéfiant et valium est d'usage quotidien. Les conditions d'hygiène sont alarmantes, la saleté est un lot quotidien ; la seule préoccupation étant la recherche de la nourriture.

Les activités exercées par cette catégorie d'enfants pour la survie dans la rue sont entre autres, le nettoyage des véhicules, la vente d'eau en sachets, le vol, le servir dans les restaurants, le ravitaillement des occupants d'hôtels en eau, le transport des biens des marchands des beachs vers les marchés, le balayage des boutiques, magasins et kiosques, la conduite des malvoyants, la garde des meubles exposés par les menuisiers, le ramassage des haricots devant le dépôt et le gardiennage de nuit devant les boutiques, kiosques et boulangeries.

Aussi, il y a lieu de souligner que outre les contraintes socio-économiques, d'autres contraintes poussent les enfants dans la rue, notamment : les mauvais traitements dont certains d'entre eux sont victimes de la part de leurs proches parents à la mort d'un ou des deux parents. Les couples polygames, la haine des marâtres ou "parâtres" ayant sous leur garde les enfants d'un mariage précédent sont également des situations que les enfants ne supportent pas.

Ainsi, il est impérieux que l'Etat ait une politique d'accompagnement des familles qui consistera par exemple à créer les comités protecteurs dans les différents quartiers des communes. Ces comités auront comme tâche de résoudre certains conflits sociaux qui surgissent entre les parents et les enfants pour éviter le risque d'abandon qui pousse l'enfant dans la rue. L'Etat doit rendre effectif son programme de gratuité d'enseignement primaire tel que prévu dans la Constitution et infliger des sanctions aux parents qui refuseraient d'envoyer leurs enfants à l'école. La Police Spéciale de Protection d'enfance doit intensifier son système de protection en intégrant les programmes des enquêtes afin d'organiser les réinsertions familiales. La construction des orphelinats et le financement des structures d'encadrement des jeunes désœuvrés pour la prise en charge de ceux-ci est un atout.